

Approche multiréférentielle* (Jacques Ardoino, 1990, révisé 2008).

L'analyse multiréférentielle des situations, des pratiques, des phénomènes et des « faits » éducatifs se propose explicitement une lecture plurielle de tels objets, sous différents angles et en fonction de systèmes de références distincts, non supposés réductibles les uns aux autres, éventuellement reconnus mutuellement hétérogènes. Beaucoup plus encore qu'une position méthodologique, c'est un parti pris épistémologique. L'éducation, définie comme une fonction sociale globale traversant l'ensemble des champs des Sciences de l'Homme et de la Société, intéressant, par conséquent, autant le psychologue que le psychologue social, l'économiste que le sociologue, le philosophe que l'historien, etc., etc., voudrait ainsi être appréhendée dans toute sa **complexité**. C'est cette dernière notion, en effet, qui grâce aux développements de l'anthropologie contemporaine (E. Morin), nous semble la plus propre à fonder la nécessité d'une démarche multiréférentielle en introduisant justement à une épistémologie plurielle.

Les sciences positives découpent le réel et “ construisent ” littéralement les “ faits ”, les “ lois ” et les théories, mais leur “ pari ” est toujours celui de la décomposition, (c'est l'étymologie du terme “ analyse ”), de la division, de la recherche d'éléments de plus en plus simples, supposés de plus en plus fondamentaux, dont la combinaison épuiserait les propriétés de l'ensemble (cf. l'énoncé cartésien : « le tout est la somme des parties »).

Cette démarche analytique “ classique ” fondée sur l'hypothèse d'une réduction toujours possible du complexe, voire du « compliqué », à l'élémentaire, et, par conséquent, d'un retour de l'hétéroclite (plus ou moins confondu avec l'hétérogène) à l'homogène, voulait établir, du même coup, une frontière utile entre l'opinion vulgaire, la *doxa*, les croyances, les mythes, toutes formes de complaisances pré-scientifiques, et les énoncés de savoir permettant une administration de la preuve, à tout le moins cautionnés par une cohérence axiomatique. De ce fait, les autres formes de réflexion, pourtant rationnelles, ne pouvaient trouver l'occasion de se confronter aux énoncés réputés scientifiques. Elles restaient alors de l'ordre de la Philosophie, de l'Art, de la Poéticité, du Roman ou du Discours ; ainsi, au fil des époques, les phénoménologies, les approches herméneutiques, la psychanalyse naissante, les sociologies critiques, etc... Ce qui était **prouvé** prenait ainsi le pas sur ce qui n'était qu'**éprouvé** (Jacqueline Barus-Michel).

Tout ce qui pouvait mettre en jeu l'imaginaire était alors réputé : fumée, reflet, illusion. L'opacité, la complexité, étaient ou bien considérées comme un état seulement provisoire de l'objet, alors réductible en éléments plus simples par l'analyse, ou bien abandonnées aux ténèbres extérieures, hors de la raison. Autrement dit, l'objet de connaissance était supposé fondamentalement susceptible de **transparence**, lorsqu'un travail convenable de l'esprit, des méthodologies adéquates, le débarrassaient des illusions sensibles, comme de tout ce qui pouvait encore venir l'encombrer, le surcharger, le déformer. Par transparence, il fallait, ici, entendre, plus encore que ce qui peut être traversé par le regard, embrassé, totalement décrit, défini ou inspecté, selon le sens courant, ce qui peut être construit, effectivement, physiquement, ou idéalement, mais encore déconstruit (décomposé) et reconstruit identique, avec toutes ses propriétés, par l'esprit connaissant. En ce sens, un objet mathématique : nombre, espace, volume, fonction, est totalement constructible-déconstructible-reconstructible, plus généralement encore, tout produit d'une combinatoire ou d'une axiomatique. De même une machine, si complexe soit-elle, est réputée transparente, (en dépit de la notion de “ boîte noire ” d'abord forgée par les cybernéticiens, reprise et utilisée ensuite par les techniciens). Le concepteur, le constructeur, le réparateur et l'utilisateur la peuvent connaître quasi totalement, chacun selon ses entrées propres. En ce sens, ce n'est plus

tellement le regard mais “ l'esprit ”, l'intelligence, qui sont censés “ traverser ” plus ou moins totalement la “ chose ”.

Mais notons-le, déjà, ici, il n'y a pas de coïncidence possible entre une telle lecture et le **phénomène vivant**, et, plus spécifiquement encore, humain et social. Pour nous limiter à ces exemples, les mésaventures² de la banque Baring, en Angleterre, et, dix ans plus tard, en France, de la Société Générale, suffisent à montrer le caractère en partie imaginaire de la notion de transparence et de l'ambition de maîtrise qui l'accompagne. Ce type de réduction n'est plus alors légitime. Certes, l'intelligibilité des phénomènes vivants consiste, aussi, à reconstruire, à “ formaliser ” et à “ modéliser ” parfois à schématiser, l'idée que l'on se fait de leur fonctionnement supposé, mais un tel travail d'analyse et de synthèse, la décomposition abstraite ou concrète, par exemple la dissection de l'organisme vivant, aboutissent toujours à l'évaporation, à la disparition des propriétés et des caractères les plus spécifiques et les plus globaux de l'objet de telles investigations : la vie, l'existence, la conscience, notamment ceux qui se sont établis, générés, construits dans un effet d'après-coup, de récurrence, sur lequel nous allons revenir. Dire que ce qui est spécifiquement humain est toujours, aussi, naturellement opaque, et relève autant, sinon plus, d'une herméneutique que de la démarche explicative, c'est insister sur le caractère à la fois objectif et subjectif, impliqué, et surtout polémique de l'univers auquel il appartient. Une réflexion critique et épistémologique sur la science peut ainsi requérir une certaine réhabilitation de l'ambiguïté, de l'ambivalence et de la complexité.

Quels que soient les déterminismes qui conditionnent et peuvent expliquer ses modes de fonctionnement, l'être humain a en propre (auto) un pouvoir de négation, de contre-stratégie qui lui donne, au moins en partie, l'intelligence de ces déterminismes et une certaine capacité d'y réagir, de s'y adapter, si ce n'est de les contrer ou de les transformer (**négativité**). En outre, comme Edgar Morin a cherché à le mettre en évidence, les phénomènes de récurrence, de rétro-action prennent une importance beaucoup plus grande dans un tel univers, déjà temporel et historique, que dans les “ espaces ” ou étendues, logico-mathématiques, ou physico-mécanistes. L'opacité, proche parente, ici, de la poéticité (poiesis) est peut-être reconnaissance, aussi, des rôles et des fonctions d'une activité imaginaire, sans accepter, pour autant, un retour à la magie des origines. Cette reconnaissance de l'opacité est rappel des particularités de l'intimité. Elle correspond donc assez exactement à ce que d'autres, tels les ethno-méthodologues contemporains (Garfinkel) définissent en tant qu'**indexicalité**. En ce sens, l'explicitation et l'élucidation, toujours plus ou moins tributaires de l'hypothèse de l'efficacité propre sont tout autre chose que l'ex-plication. On retrouve, alors, la distinction déjà établie, au siècle dernier, par l'école herméneutique allemande, notamment par Dilthey, entre sciences de l'**explication** et sciences de la **compréhension** (nous pourrions, aussi bien, parler, en ce sens, de sciences de l'**im-plication**, le rôle de la “ pliure ” en dedans ou en dehors, suggéré par l'étymologie, n'étant, ici, nullement négligeable).

Malgré des tentatives pour les “ calquer ” plus ou moins, sur le “ patron ” des sciences exactes, on ne peut plus se contenter, aujourd'hui, au risque de malmener excessivement le sens, d'une démarche seulement “ positiviste ” dans le cadre des sciences anthropo-sociales, au sein desquelles il sera préférable de distinguer les différents “ regards ” voulant rendre compte scientifiquement des phénomènes intéressant l'éducation comme des pratiques destinées à mettre celle-ci en œuvre.

Dans la mesure, précisément, où leur objet, tout à la fois individuel et collectif, l'homme, n'est pas indifférent aux productions de savoirs qui le concernent. Il y réagit, par conséquent, il

interférera constamment avec les dispositifs d'analyse et d'investigation qui lui seront appliqués, en perturbant le fonctionnement. Si l'on convient que la recherche est une stratégie de connaissance, il faut encore savoir qu'un tel "objet-sujet" (qui deviendra se surcroît **projet**) est toujours capable, consciemment et inconsciemment, de sécréter des contre-stratégies appropriées. Cette capacité négatrice, parce qu'elle est le propre du vivant, *a fortiori* de l'homme, ne saurait jamais être totalement éliminée de la démarche scientifique qui n'entend pas se limiter aux seuls comportements observables, sinon "objectivables" ou aux analyses statistiques. Il faut, aussi, prendre en compte la dimension du sujet.

Lorsque Edgar Morin veut spécifier les phénomènes bio-anthropo-sociaux, il les caractérise, en ce sens, comme **hypercomplexes**. La notion de complexité¹ mériterait déjà, à elle seule, un très ample développement, notamment pour cesser d'être ou d'apparaître la panacée, le gadget à la mode, qu'invoquent, trop volontiers, sans toujours très bien comprendre, nombre de courants modernistes. Disons simplement, ici, en quelques mots, qu'elle s'oppose à l'ambition simplificatrice, bien marquée par l'analytique cartésienne (diviser la difficulté...). C'est toute la critique de la forme de pensée disjonctive et disciplinaire qui marque encore notre connaissance et les principaux courants de recherche de notre temps. Reconnaître la complexité comme fondamentale dans un domaine de connaissance donné, c'est donc, tout à la fois, postuler le caractère "molaire", holistique, de la réalité étudiée et l'impossibilité de sa réduction par découpage et réduction en éléments plus simples. Toutefois cette impossibilité de séparer ou de décomposer les "constituants" d'une réalité complexe n'interdit nullement le repérage ou la distinction, effectués par l'intelligence, au sein de tels ensembles, à partir d'approches, de méthodes et de dispositifs appropriés. Cela suppose une "vision" tout à la fois "systémique", compréhensive et herméneutique, des choses, pour laquelle les phénomènes de relations, d'interdépendance, d'altération, de récurrence, fondant éventuellement des propriétés quasi-holographiques, deviennent prééminentes pour l'intelligibilité. Reconnaître et postuler la complexité d'une réalité, c'est, en outre, admettre sa nature, à la fois homogène et hétérogène, son opacité, sa multi-dimensionnalité, exigeant, alors, pour une compréhension plus fine, une "multiréférentialité". En ce sens, l'idée même de complexité s'oppose évidemment à l'idéal, encore plus suspect que naïf, de "transparence" véhiculé par les technocraties contemporaines. Mais, il ne faut pas non plus s'y méprendre, l'hypothèse de la complexité ne signifie nullement un retour à une position agnostique, mystique ou simplement magique. Il faut plutôt y entendre un appel à d'autres formes de rationalité, nécessaires pour sortir des errements et des impasses d'une pensée simplifiante, autre forme de la barbarie moderne.

Cette complexité se présente parfois en tant que "multi" ou "pluri" dimensionnalité, ainsi prêtée à l'objet. Du côté du, ou des, regard(s) qui prétendent en rendre compte, il est, selon nous, préférable de parler de multiréférentialité. Ces deux notions ne doivent pas être confondues. Pour expliquer brièvement la différence, l'une comme l'autre peuvent se réclamer également de l'idée de "complémentarité". Mais cette dernière, elle-même, recouvre des contenus très différents. Si je parle de deux "angles complémentaires" dont la somme donne un angle droit, la complémentarité que j'évoque est celle de deux sous-ensembles homogènes l'un à l'autre. Lorsque nous disons que les différents "sens" (la vue, l'ouïe, le toucher, etc.) sont complémentaires, nous parlons déjà de réalités plus hétérogènes entre elles, mais restant toutefois pré-coordonnées, "pilotees" par un système nerveux central. Lorsque, enfin, nous voulons souligner l'importance de perspectives "complémentaristes" pour l'intelligibilité des phénomènes, dans le cadre des sciences anthropo-sociales, faisant, par exemple, appel à des systèmes de référence, à des grilles de lecture, différents, (psychologiques, psychosociaux, sociologiques), la "complémentarité" est, ici, celle d'ensembles foncièrement, sinon

irréductiblement hétérogènes. Le travail d'analyse consiste moins à tenter de les homogénéiser, au prix d'une réduction inévitable, qu'à chercher à les **articuler**, sinon à les conjuguer. Cette perspective suppose évidemment de faire le deuil d'un "monisme" tenace dans notre culture. Nous avons, ainsi, développé un modèle d'intelligibilité des pratiques éducatives, en distinguant des "regards" centrés sur les individus ou les personnes (perspective psychologique), sur les interactions et sur le groupe (perspectives psychosociales), sur les organisations et les institutions (perspectives plus sociologiques), assortis de leur systèmes de références propres. Le "complémentarisme" de G. Devereux est une autre forme de multiréférentialité. De son côté, l'approche ethno-méthodologique des pratiques sociales peut être reconnue plurielle, du fait même de l'indexicalité.

Tantôt l'analyse multiréférentielle s'appliquera à l'intelligibilité des concepts et des notions, tantôt à celle des situations. Il faut, en effet être bien conscient que la majeure partie des travaux sur l'éducation porte sur des "pratiques sociales" beaucoup plus que sur des phénomènes, des « propriétés » de l'inerte ou du vivant, des "faits", usuellement entendus. De la sorte, l'analyse ne se définit plus, comme traditionnellement, par sa capacité de découpage, de décomposition, de division-réduction en éléments plus simples, mais par ses optiques de "compréhension" et "d'accompagnement" des phénomènes vivants et dynamiques auxquels elle s'intéresse.

Il faudra notamment distinguer entre :

- une multiréférentialité de compréhension, au niveau de l'approche clinique, forme d'écoute destinée à la familiarisation des intervenants avec les particularités indexicales et symboliques, ainsi qu'avec les significations propres des "allant-de-soi" des formes triviales, mobilisés spontanément par leurs partenaires ;
- une multiréférentialité interprétative, exercée également au niveau des pratiques, à partir des données précédentes et visant, à travers la communication, un certain traitement de ce matériel ;
- une multiréférentialité explicative, plus interdisciplinaire, et orientée vers la production de savoirs. Il y a, ici, une difficulté pour la pensée : l'hétérogénéité évidente entre les multiréférentialités compréhensives et interprétatives, d'une part, liées à l'écoute, et ordonnées selon la temporalité, et la multiréférentialité explicative (supposant, elle-même, des référentiels hétérogènes extérieurs) toujours ordonnée à une spatialisation au moins idéale. C'est aussi le problème de l'écoute et de l'observation, celle-ci plus associée à l'approche expérimentale, celle-là intimement liée à l'approche clinique.

Devenu, à la faveur d'un climat politique enclin à la décentralisation, unité opérationnelle du système éducatif (aussi défini comme appareil d'Etat), **l'établissement scolaire**, constitue ainsi, aujourd'hui, par exemple, un objet d'étude ou de recherche, pour le sociologue, pour le psycho-sociologue, voire pour les sciences de l'organisation et de la gestion et pour l'économie. Indépendamment du fait qu'il est, avant toute autre chose, l'instance locale, géographiquement située, d'une institution nationale, l'intelligence de son fonctionnement s'enrichira incontestablement s'il est effectivement pris en considération à partir de plusieurs lectures.

C'est, à l'évidence, une **organisation** (au sens que les auteurs américains donnent, aujourd'hui, à ce dernier terme), c'est à dire, un ensemble organisé de fonctions interdépendantes, en vue de la réalisation, pensée en termes de **stratégies**, de certaines tâches formulées en termes d'**objectifs**. A ce titre, les types de lecture, en fonction desquels cet objet va être regardé, oscilleront entre les modèles de l'administration dessinés par Henri Fayol, auxquels

l'établissement scolaire obéit encore, et ceux d'un *management* anglo-saxon, produit d'importation plus récente, dont on semble attendre encore assez magiquement des effets de modernisation. Dans tous les cas, l'histoire, la temporalité, la durée, ne sont pas censées contribuer largement à l'intelligibilité des données. Par contre, chronologie et chronométrie conserveront leurs places. L'étude du **phénomène bureaucratique**, par l'école française de la sociologie des organisations, s'y appliquera assez bien, en parvenant à identifier et à décrire les **conflits de pouvoir** qui se jouent sous l'apparente rationalité du meso-système. Si les **effets de sens** retrouvent un statut, au sein même des **effets de force**, dans "l'entre-deux" du formel et de l'informel, ce sera davantage en tant que reflets ou symptômes. Les sciences de l'organisation, l'intervention psycho-sociologique, les techniques de gestion, la micro-économie, la **praxéologie**, se conjugueront assez aisément, dans une telle perspective, voulant principalement privilégier les **agents** et les **acteurs**, pour négliger, aussi bien, les aspects psychologiques plus fins intéressant les besoins, les désirs et les angoisses, la vie inconsciente des personnes, l'imaginaire, les motivations, les croyances, les opinions, etc, correspondant davantage à ce que nous distinguons en tant qu'« **auteurs** » et la problématique de leur **autorisation**, que les dimensions macro-sociales, institutionnelles et politiques, qui surplomberont ces périmètres surtout dévolus à **l'innovation** et à **l'optimisation**. Les références à la mécanique, avec l'image de la machine, ou à la biologie, avec l'idée des animaux-machines, fonderont une attente de **réparation**, jusqu'à l'analogie avec la pathologie et les soins médicaux. Cet ensemble peut, remarquons le, fonctionner indépendamment des autres lectures, avec sa logique propre. C'est justement ce caractère quasi-axiomatique qui fera tendre constamment vers son "**autonomisation**" et sa **réification**.

Mais l'établissement scolaire, même pourvu d'une autonomie relative, reste, tout autant, une partie d'un tout plus vaste, **l'institution**. Celle-ci jouit d'une autorité et d'une légitimité sociales. Elle exerce un pouvoir, mais aussi une **autorité**. Sa nature est juridique et, finalement, plus encore symbolique que fonctionnelle. Elle s'exprime à travers un faire social-historique postulant une **dialectique de l'institué et de l'instituant**. Son sens, en amont des **programmes**, est toujours celui d'un **projet-visée**. Les finalités politiques, mêmes occultes, dont les objectifs deviendront des traductions stratégiques, évoquent une intentionnalité surtout collective mais, en outre, la prise en compte des **implications** diversifiées des acteurs tentera d'établir un pont entre le macrocosme des sociologues et le microcosme des psychologues. **L'histoire** est au coeur même de tels procès. La reconnaissance des **rapports de force** et des intérêts de classe, donneront à cette représentation de la réalité sociale un caractère naturellement polémique (conflits sociaux). L'analyse institutionnelle, les sociologies critiques, voire militantes, mais aussi les "sociologies de la fatalité", de la reproduction, sembleront alors plus appropriées à la description et à l'analyse de cet autre versant.

Enfin, l'établissement scolaire est un **lieu de vie**, une **communauté**, réunissant un ensemble de **personnes** et de **groupes** en interactions réciproques. Les relations qui tissent le vécu collectif, au fil des situations successives, sont inscrites dans une durée, chargées d'histoire (et d'"histoires" constituant un contentieux entre les protagonistes), et se trouvent tout autant déterminées par la dynamique des pulsions inconscientes et de la vie affective, par le jeu des phénomènes transférentiels et contre-transférentiels, par les incidences des implications tenant aux rôles ou aux affiliations, par le poids propre des structures psychiques, par les biais spécifiques provenant des bagages intellectuels des uns et des autres, que par la logique d'un système voulant répartir des fonctions et assigner des tâches pour mener à bien des missions. Dans une telle communauté les acteurs aspirent toujours plus ou moins à devenir auteurs. Il s'y élabore et il s'y exprime des projets à travers une vie imaginaire et une fonction

symbolique, mettant bien en relief la **complexité** du langage et de la **communication**, qu'on ne saurait plus confondre, alors, avec la **complication** d'une **information** toujours plus sophistiquée. S'y retrouvent enchevêtrés, imbriqués, mais aussi, parce qu'ils interfèrent, s'y effectue une quasi-anastomose, voire une hybridation, à partir des mythes, des croyances, des opinions, des normes, des interdits, et des désirs-angoisses de transgression qui en résultent, des valeurs personnelles et culturelles, etc. Des **conflits interpersonnels**, reflétant souvent, de surcroît, des conflits intra-personnels des uns ou des autres, en découlent inévitablement. Des approches, principalement psychologiques, psycho-sociales ou psychanalytiques, rendront incontestablement mieux compte de ces derniers aspects.

La synthèse des abords de ces différents versants, prêtés à l'objet, à partir de ces diverses perspectives, ne saurait, de notre point de vue, s'effectuer, sans risques graves de mutilation de la réalité, à partir d'un seul référentiel, avec un langage unique.

De même, vouloir analyser **la relation d'autorité**, entre chef et subordonnés, ou entre enseignants et élèves, avec toute la charge psycho-archaïque qu'elle supporte, en regard des **rapports de pouvoir** que les mêmes protagonistes peuvent simultanément entretenir, sans préjudice, au demeurant, des phénomènes également spécifiques, mais à la fois personnels et groupaux ou collectifs, de *leadership*, d'ascendant, de prestige, pouvant interférer avec les précédentes, suppose tout autant de tels éclairages multiples à partir de la prise en compte des disciplines frontalières. L'étude de l'autorité (débouchant sur la problématique de l'autorisation) ne nous permet jamais de nous dégager tout à fait d'un registre imaginaire dans lequel la pré-histoire des sujets, les images parentales, et leurs différents substituts, vont tenir une place prépondérante, tandis que l'examen critique des relations de pouvoir ne peut être abordé que dans le cadre d'une analyse sociale, tantôt plus organisationnelle et fonctionnelle, tantôt plus institutionnelle et politique. De son côté, le *leadership* ne deviendra réellement intelligible qu'en référence au modèle lewinien du "champ", voulant rendre compte de la dynamique d'un groupe restreint. Le problème reste, que ces « processus », ces « phénomènes », ces « faits », ainsi identifiés et reconstruits, ne se rencontrent jamais à l'état pur, dans les matériaux offerts à la recherche par les pratiques sociales. Ils inter-agissent les uns sur les autres, et se développent en fonction de ce tissu de rapports et de relations.

Les questions théoriques ou pratiques que l'actualité nous conduit à formuler, à la faveur d'un incident, se posent effectivement à nous de la sorte. Nos formations premières nous portent "à rechercher la, (les), cause(s)" de tels événements dans les registres qui nous sont familiers ou tout simplement accessibles. Pourquoi la catastrophe d'une tribune qui s'effondre dans le stade de football de Furiani, en Corse ? Pourquoi une telle flambée de violence en Californie ? On reste ainsi plus facilement rivé à un élément déclencheur, à un détonateur, identifiés : la turbulence excessive des *supporters*, ce jour là ; le déni de justice consenti par un tribunal, etc. Or, dans ce type de phénomènes, c'est tout un ensemble de variables, de facteurs déterminants, de paramètres, de conditions, d'intentionnalités, d'ordres, le plus souvent, tout à fait différents, inscrits, parfois, dans des temporalités sans rapports les unes avec les autres, qui interfèrent, et se combinent, pour un tel aboutissement.

La démarche multiréférentielle ne se limite évidemment pas aux seules sciences de l'éducation. Celles-ci constituent bien un terrain de premier choix pour son illustration, du fait de la complexité de leurs problématiques et de leurs pratiques (ce qui suppose déjà de dégager l'éducation des périmètres trop étriqués de l'instruction scolaire, et, même d'une « formation » élargie aux dimensions d'une éducation continue des adultes). Mais d'autres disciplines appartenant aux domaines des sciences de l'homme et de la société

(anthroposociales), pourront aussi en bénéficier (notamment psychologie et sociologie, anthropologie et ethnologies). Le « complémentarisme » de Georges Devereux, plus circonscrit, toutefois, à l'articulation du psychique et du social, en atteste également.

Bibliographie : Jacques. Ardoine *Education et Politique*, 1977, Paris et *Education et Relations*, 1980, Paris. G. Devereux *Essais d'ethno-psychanalyse complémentariste*, Flammarion, Paris, 1972.

Cf. également, Jacques Ardoine, « L'analyse multiréférentielle », in Weigan/Hess/Prein, *Institutionnelle analyse*, athenaum monografien, Sozialwissenschaften, Athenaum, Frankfurt am Main, 1988 ; « Vers la multiréférentialité » in *Perspectives de l'analyse institutionnelle*, collection analyse institutionnelle, Paris, Méridiens Klincksieck, 1988 ; « L'analyse multiréférentielle des situations sociales » in *Psychologie clinique*, n° 3 ; « Note à propos des rapports entre « l'approche multiréférentielle et l'analyse institutionnelle, (Histoire ou histoires ?) », *Pratiques de formation-analyses*, n° 25-26, *op. cit* ; article multiréférentialité in *Grand dictionnaire de la psychologie*, Paris, Larousse, 1991 ; « L'approche multiréférentielle » in *Les avatars de l'éducation*, collection éducation et formation, PUF, Paris, 2000.

Notes :

* En vue d'une édition brésilienne, le texte de cet article est repris de l' *Encyclopédie philosophique universelle*, les notions philosophiques, dictionnaire, 2 T., PUF, Paris, 1990, et d'une autre publication, parue en 1993, dans la revue *Pratiques de formation-analyses*; n° 25-26, consacrée à l'approche multiréférentielle, (cette revue prolongera d'ailleurs la même thématique dans son numéro 36, en 1999, « Le devenir de la multiréférentialité », à l'occasion d'un « hommage »). Mais nous avons ajouté à ces textes déjà anciens, ça et là, quelques informations, remarques et commentaires. Il faut surtout comprendre, en prenant en compte cette perspective d'ensemble, que même si elle redevient finalement, plus tardivement, réellement théorique, notamment avec la recherche de paradigmes distincts, dans une représentation plus explicitement épistémologique, à l'origine, la démarche multiréférentielle n'est encore qu'affaire de **praticien de terrain**, voire de **théorisation de la pratique**.

(1) Alors que cette notion désignait, plus traditionnellement : ce qui reste enchevêtré, encore en attente d'être "débrouillé" par une réduction en éléments de plus en plus simples, et de plus en plus "purs", le sens moderne (Edgar Morin), enrichi des apports de la cybernétique, élaboré dans le cadre de l'approche systémique, non sans rapports avec la théorie léwinienne du "champ" (emprunté au modèle physique de l'électro-magnétique), suggère plutôt une appréhension "**molaire**", globale, indécomposable. Dans une seconde lecture, plus fine, « molaire » pourrait être profitablement remplacé par **holistique**, caractérisant mieux la complexité des phénomènes humains. En effet, molaire, construit à partir de « mole » (molécule-gramme, masse moléculaire d'une substance), en chimie, s'oppose simplement à « atomistique » (éléments simples décomposés), tandis qu'holistique, dérivé de holisme (épistémologie générale), désigne, de son côté, en contestant également l'atomisme, une position selon laquelle **on ne peut comprendre, encore moins expliquer, les parties sans élaborer, au moins, l'intuition et la représentation du « tout »**. Ce n'est plus, de la sorte, « le tout somme des parties » cartésien, mais, plutôt le « tout », en tant qu'« autre que la somme des parties », qui tend à prévaloir. Dans cette dernière perspective, « **complexe** » devrait être soigneusement différencié de « **compliqué** » (cette dernière notion pouvant toujours admettre le caractère décomposable et réductible de ses objets). Il faudrait, ensuite, convenir que la représentation systémique de la complexité ne suffit pas tout à fait, non plus, à rendre compte de certains aspects pourtant caractéristiques des pratiques et des situations sociales, notamment l'« **éprouvé** » et la consistance particuliers d'une **temporalité-durée**, plus historique. Le modèle, alors largement répandu, de la **régulation** ne tend-il pas, enfin, à estomper exagérément la nature **polémique** de l'action, et, surtout, les ambiguïtés, les ambivalences et les contradictions éventuelles, interpersonnelles et intrapsychiques, des intentionnalités, en privilégiant le jeu quasi-physique des forces et des tensions ? **L'énergétique** y prendrait, alors, ainsi, délibérément le pas sur l'**herméneutique**. A partir d'un tel flou, l'idée de complexité n'en finira plus d'osciller entre **paradoxe** et **contradiction** (G. Bateson, Y. Barel, etc). En fonction des **visions du monde**, ainsi privilégiées, et des différents langages qui voudront traduire ces choix, l'**implication** (d'abord celle des praticiens eux-mêmes, sans préjudice de celle des chercheurs, tout comme celles des « acteurs » des « situations » en cause), le conflit, l'**inconscient**, l'**imaginaire**, etc., retrouveront, ou non, droit de cité dans l'**analyse des pratiques**. Il deviendra, ainsi, nécessaire, en approfondissant la réflexion, de distinguer et d'opposer, quant à leurs types d'intelligibilité, **dynamique** et **dialectique** : cette dernière déborde largement la précédente (prisonnière d'une physique, plus spatialisable, dont elle est issue, et tenant principalement son mouvement des conflits, des rapports de force, et des « résultantes » quantifiées éventuelles), en se spécifiant, plutôt, par le « tenir ensemble » et l'inséparabilité de ses versants contradictoires (dialogique).

(2) Deux *traders* (spécialistes, au sein du personnel, intervenant pour le compte de leurs banques, aux fins de spéculer et de négocier sur les « marchés »), entraînent, alors, des pertes, considérables pour ces établissements, jusque là réputés sérieux et prestigieux (respectivement, environ un, et cinq, milliards d'euros, en raison notamment de structures et de dispositifs de contrôle largement inefficaces). Peut-on vouloir chercher un

meilleur exemple du deuil nécessaire, dans la gestion des affaires humaines, des « fantasmes » de « maîtrise » et de « toute puissance », dont l'approche multiréférentielle n'est, après tout, qu'une expression ?